



Tranchée

Jean Jauniaux



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Tranchée

Jean Jauniaux



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Longtemps, j'ai assailli de questions mon grand-père Arille. Savoir que ce vieillard avait été un héros de la Grande Guerre, comme en attestait un diplôme décoré de lions vainqueurs et de pièces d'artillerie pointées vers un ciel d'orage, piquait ma curiosité. Le certificat était accroché dans « la pièce de devant », celle où, dans les maisons ouvrières, personne ne va jamais hormis aux grandes occasions que sont les funérailles et les naissances.

Enfant, j'aimais m'y réfugier. J'échappais à la vigilance de grand-mère qui occupait ses journées à crayonner sur de grandes feuilles des scènes du quotidien : le marché, la cour de l'école où elle venait parfois me rechercher, un match de balle pelote, grand-père assis dans le fauteuil où il s'endormait, moi faisant mes devoirs assis à la table de la cuisine, le regard perdu dans une paresse rêveuse qu'elle grondait sans conviction.

Dans la pièce de devant, ma rêverie se nourrissait de la pénombre pailletée de poussières, de l'odeur acidulée de la cire, et du vacarme intermittent des rares voitures qui faisaient trembler les vitres à leur passage. Je m'asseyais au piano, essayant d'imaginer les musiques qui y naissaient sous les doigts de maman lorsqu'elle était petite fille et se trouvait à l'endroit où je me tenais. Mais les lions m'intriguaient alors davantage que les circonstances de la mort d'une jeune femme dont je ne gardais aucun souvenir ni aucune image.

– Grand-père ! Grand-père !

Arille écoutait pour la millième fois ma supplique :

– Raconte-moi... Comment c'était, la guerre ? Tu avais un fusil ? Et des cartouches ? Beaucoup ? Combien ? Quand ?

Et la question terrible :

– Tu as tué des méchants ?

Aujourd'hui, je conçois mieux combien ce harcèlement devait peser à mon grand-père. Il m'écoutait en dodelinant de la tête. Son souffle court s'accélérait dans le sifflement asthmatique des survivants du gaz moutarde. Quand il se rendait compte que je ne le lâcherais pas, comme il disait, il se levait de son fauteuil et m'invitait d'un geste à le suivre au bout du jardin. Là, il avait reconstitué une tranchée identique, prétendait-il, à celle où il avait passé les années de guerre.

Il s'arrêtait sur le surplomb de la fosse et me répétait alors :



– Tu sais, Jeannot, ce ne sont pas de bons souvenirs. Je t'en parlerai quand tu seras plus grand. D'accord ?

J'acquiesçais, bien sûr. Comme moi, grand-père Arille savait que je reviendrais à la charge, mais il avait obtenu un sursis. Encore un.

Au fond de la tranchée, une bicyclette harnachée de musettes et de sacoches rouillait et pourrissait dans l'humidité. Arille, en la désignant, marmonnait :

– Elle, elle m'a lâché...

Il avait l'air tellement en colère, en murmurant cette incantation mauvaise, que je n'ai jamais osé l'interroger à propos de ce vélo, lourd, boueux, sale, enfoncé à moitié dans l'argile qui petit à petit l'ensevelissait.

Je m'asseyais alors sur un des sacs de sable ou une caisse de bois et je regardais Arille se diriger vers l'autre extrémité de la tranchée. Il empoignait une pioche ou une bêche et, la prolongeait, la creusait plus profond, en consolidait les parois.

Il oubliait ma présence. Sans discontinuer il levait haut dans le ciel la pioche, au moment de franchir le point d'équilibre, il la précipitait dans le sol. Une fois la terre et les cailloux piochés, il empoignait une pelle courte et luisante pour les déblayer et approfondir ainsi son sanctuaire. Je rentrais penaud rejoindre la maison, mes jouets ou mes cahiers d'école, mes collections de coureurs cyclistes miniatures ou mes soldats de plomb. Je me promettais de ne plus ennuyer grand-père avec mes questions.

J'avais six ans lorsque j'appris, par le hasard d'une étape du Tour de France, la raison de la haine qu'Arille manifestait à l'égard de son vélo abandonné.

Une joyeuse effervescence régnait au village. Les édiles, bourgmestre en tête, se réunissaient presque chaque soir à la Maison du Peuple avec les volontaires qu'ils avaient recrutés pour assurer la sécurité de la traversée du bourg par la caravane du Tour de France.

Il s'agissait d'être à la hauteur de l'évènement ! Rendez-vous compte : le Tour de France à Écaussinnes ! Les enfants autant que les adultes étaient pris de frénésie. La caravane arriverait le jeudi à environ 15h. À la moyenne horaire de 35km/h, l'ensemble des participants effectuerait en une dizaine de minutes le trajet qui va de l'entrée du village, sur la route de Ronquières, jusqu'à la sortie par le chemin creux qui serpentait vers Naast. Dix minutes seulement, mais ce seraient des minutes historiques !

Le jeudi après-midi était une demi-journée de congé pour les écoliers. La direction des Carrières de pierre bleue avait décidé d'accorder leur après-midi aux hommes. Les femmes feraient le grand nettoyage un autre jour. Les villageois allaient se déployer tout au long de l'itinéraire que le bourgmestre et les volontaires ne cessaient de commenter et d'apprécier en buvant de longues rasades d'Ultra, la bière qu'on fabriquait encore dans la brasserie locale.

Il était prévu que, ce jeudi-là, j'assisterais au passage des coureurs depuis « la pièce de devant » de la maison de mes grands-parents.

Pour l'occasion, on lèverait le volet et on ouvrirait la fenêtre. Je serais installé debout sur une chaise et j'aurais ainsi une vue idéale sur l'évènement.

Le grand jour arriva. J'avais reçu, comme tous les écoliers, un petit fanion collé sur un bâtonnet, aux couleurs de la Belgique. Une casquette de cycliste me protégeait du soleil. La longue visièrre, ornée de l'emblème de la brasserie Ultra, abritait mes yeux de l'éblouissement.

Grand-père Arille était sans joie. Il m'annonça qu'il ne regarderait pas la course. Mais que cela ne devait pas m'empêcher de m'installer à la fenêtre et de profiter du spectacle.

– Après tout, ajouta-t-il, toi, tu n'as rien contre le vélo...

Une ombre passa devant ses yeux. Une ombre que je connaissais bien : celle-là même qui l'attristait lorsqu'il maugréait devant la bicyclette embourbée au fond de sa tranchée. Je ne comprenais pas pourquoi il se punissait ainsi. Pour quelle raison se privait-il de ce bref bonheur du spectacle d'une course dont tout le monde se réjouissait ?

– Installe-toi, Jeannot, me dit-il en forçant un sourire.

J'escaladai la chaise et me penchai par la fenêtre. À gauche et à droite, au plus loin que je pouvais voir, la foule formait une double haie joyeuse et bigarrée sur les trottoirs de la route pavée où on attendait les coureurs, les voitures publicitaires – d'où des bonbons seraient lancés –, les motos de la radio, et tout ce dont chacun lisait les comptes rendus dans *Le Soir* ou *La Dernière Heure*. Au loin, on entendait, comme portés sur une vague à marée montante, les cris et les applaudissements qui escortaient de leur rumeur le peloton que je ne voyais pas encore.

Des noms fusaient :

– Bobet ! Bobet !

Sous ma fenêtre, j’entendais les commentaires :

– Tu crois qu’on verra Anquetil ?

– Il y a des Belges ?

– Tu te rends compte, une moyenne de 35,474km/h...

C’est écrit dans le journal ! Et puis, je l’ai entendu à la radio.

La musique, les klaxons, les cris, les interjections s’amplifiaient comme une lancinante sirène. Elle n’atteindrait son point culminant qu’au moment du passage de la course devant ma fenêtre.

Je jetai un coup d’œil derrière moi.

Grand-mère se tenait debout, prête à me rattraper si je trébuchais de la chaise. Dans l’enfilade des portes ouvertes, je vis grand-père se diriger vers le fond du jardin. Il portait la pioche dont le poids voûtait son dos. Il marchait lentement, comme à regret. Comme s’il expiait. Un crucifié en marche vers le supplice.

J’eus honte de l’avoir abandonné. De me livrer à la joie de tous, alors que je savais son chagrin. Après tout, ce Tour de France m’amusait beaucoup moins si je n’en partageais pas la fièvre avec grand-père, si c’était pour y assister sans lui, tout seul dans « la pièce de devant ».

J’avais beau être aux premières loges, je ne cessais d’observer grand-père au lieu de me régaler de l’approche du peloton, au lieu de participer à la joie de tous. Je quittai mon piédestal. J’entendais la rumeur gonfler. Je m’encourus et traversai le jardin pour rejoindre le bord de la tranchée.

Grand-père était assis sur un assemblage de sacs de sable. Il contemplait le vélo de sa guerre. Je me suis laissé glisser le long de la paroi d’argile et je me suis assis à ses côtés. J’ai vu qu’il souriait dans ses larmes. Il m’a serré contre lui. La falaise de terre qui nous faisait face, sur laquelle était appuyé son vélo de soldat, résonnait des clameurs de la rue où se déployait à présent le serpent bigarré de la cinquantième édition du Tour de France et que je ne verrais pas.

Un an plus tard, grand-père mourut étouffé dans une crise d’asthme. Le gaz ypérite avait eu raison de lui. On retrouva son corps dans la tranchée, appuyé contre la roue arrière du vélo.

Il avait revêtu la cape de son uniforme. Il tenait en main un carnet de moleskine ouvert à la page du 7 mai 1915.



À cette date, le lieutenant Marcellin Louvet rend compte de l'insuccès de la mission qu'il confia à mon grand-père, soldat de la Compagnie des Carabiniers cyclistes, ceux qu'on appelait les « Diables noirs » : transmettre d'urgence au 1^{er} bataillon de Chasseurs à pied l'ordre de faire retraite et de quitter la tranchée où les poilus, pris au piège, s'enlisent sous le feu de l'ennemi.

« Il faut faire vite, Arille », lui avait enjoint le lieutenant.

À la date du lendemain, le carnet décrit la suite des évènements.

Arille, trop lourdement chargé, embourba sa bicyclette dans les fossés creusés par les bombardements incessants qui précédaient l'assaut des Boches. La pluie avait transformé le chemin en une glissière boueuse. Grand-père eut beau ramper, porter son vélo « Bury » à l'épaule en plus de tout son équipement, glisser, se relever, patauger dans la boue qui le faisait trébucher et perdre du temps, il ne parvint pas à rejoindre ses camarades et à leur transmettre l'ordre du repli. La tranchée, sous les obus, se referma comme un piège sur les malheureux que la retraite aurait épargnés. Le lieutenant a précisé qu'Arille fut retrouvé en état de choc. Il était assis au fond de la tranchée, appuyé à la roue arrière de son vélo, secoué de sanglots et d'asthme. Dans l'obscurité, la pluie et l'enfer des explosions, il n'avait pas retrouvé les camarades. Il se trouvait pourtant à quelques mètres d'eux. Un feuillet du service médical s'était détaché du carnet où il avait été glissé à l'époque. « Il est à craindre, indiquait le certificat, malgré le courage qu'il mit à remplir cette mission dans les pires conditions, que jamais Arille ne se pardonnera la mort de ceux-là qui vont dorénavant le hanter. »

Ceux-là dont, enfant, j'éveillais le souvenir chaque fois que je lui demandais :

– Dis, tu as tué des méchants ?

Je ne regrettai jamais d'avoir manqué le passage de la deuxième étape (Metz-Namur) de 240 kilomètres, étape gagnée par l'Italien Vito Favero. Ce Tour de France 1959 vit la première victoire d'un Espagnol, Federico Bahamontes. Le classement des « meilleures équipes » plaça en tête celle de la Belgique.

Aujourd'hui encore, je ressens une paix secrète au souvenir de cet après-midi-là, où je me suis assis aux côtés de mon grand-père et ai posé ma main d'enfant sur son bras tandis que résonnaient les clameurs de

la fête cycliste. Un geste qu'aucun mot n'aurait pu remplacer.

Après les funérailles de grand-mère, on vida la maison pour la mettre en vente. J'imagine que les nouveaux propriétaires ont enterré le vélo lorsqu'ils ont remblayé la tranchée.

(Nouvelle extraite du recueil *L'Année dernière à Saint-Idesbald*, éditions Avant-Propos)

Copyright : Jean Jauniaux (2014)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Né à Écaussines, diplômé de l'École d'Interprètes Internationaux de l'Université de Mons et de l'Institut National des Arts du Spectacle (INSAS), Jean Jauniaux a été réalisateur d'émissions de télévision à la RTBF.

Il écrit des nouvelles, des romans, des scénarios de bande dessinée et de films documentaires. Il se consacre également au journalisme culturel, à l'animation de la revue *Marginales* et anime des rencontres littéraires.



Du même auteur :

Le pavillon des douanes, nouvelles, Avin, Luce Wilquin, 2006

Les maraudeurs de l'obscur, nouvelles, Avin, Luce Wilquin, 2007

Les mots de Maud, Avin, Luce Wilquin, 2008

L'année dernière à Saint-Idesbald, Waterloo, Avant-propos, 2013

